

Ceadel, Martin. *Thinking about Peace and War*. New York (N.Y.), Oxford University Press, 1989, 240 p.

Rychard A. Brûlé

Volume 21, numéro 1, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702628ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702628ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brûlé, R. A. (1990). Compte rendu de [Ceadel, Martin. *Thinking about Peace and War*. New York (N.Y.), Oxford University Press, 1989, 240 p.] *Études internationales*, 21(1), 170–172. <https://doi.org/10.7202/702628ar>

2. COMPTES RENDUS

THÉORIES, IDÉOLOGIES ET PROBLÈMES INTERNATIONAUX

CEADEL, Martin. *Thinking about Peace and War*. New York (N.Y.), Oxford University Press, 1989, 240p.

Cet ouvrage examine les hypothèses cachées qui sous-tendent le discours sur les questions de paix et de sécurité. Martin Ceadel ne désire pas participer au débat mais plutôt éclairer, à travers une taxinomie des diverses théories sur la guerre et la paix, les présomptions ou idéologies voilées qui influent sur les intervenants.

Après avoir indiqué que les notions de libéralisme, de conservatisme et de socialisme ne sont guère suffisantes pour éclairer adéquatement le débat et que celles de réalisme et d'idéalisme sont trop vagues, l'auteur nous présente, et explique en autant de chapitres, cinq théories sur la guerre et la paix.

Ces théories sont classées en retenant d'abord leurs attitudes envers l'usage de la force et ensuite la doctrine qui soutient ces attitudes ou, si vous préférez, les méthodes considérées comme appropriées pour soutenir le but politique et le système de valeur qui le justifie. Ces théories sont, de plus, analysées non seulement en comparaison entre elles mais aussi revues en parallèle avec les diverses tendances en politique nationale et domestique.

La première de ces théories, le militarisme, est réservée à la position la plus extrémiste. Elle correspond en politique intérieure au fascisme. Le militarisme considère la guerre comme ayant une fin positive et même comme étant un élément essentiel au développement de l'être hu-

main. Il célèbre la valeur cathartique de la guerre et appuie le principe de sélection et de survie du plus fort.

La seconde, la croisade, est souvent difficile à différencier de certaines variations à l'intérieur du troisième et du quatrième type, la défensive et le pacifisme. Ce qui la caractérise, c'est sa prédilection, quand les circonstances sont favorables, à user de l'offensive et de la guerre pour promouvoir l'ordre ou la justice. Le croisé est prêt à se battre pour la paix alors que le militariste attaque pour la valeur intrinsèque qu'il perçoit dans le combat. C'est une théorie altruiste, s'il en est, qui recherche l'établissement d'un monde meilleur et non la promotion des intérêts d'un état en particulier. Pour le croisé, la guerre ne doit pas simplement être juste (défensive), elle doit être sainte, c'est-à-dire au-delà des intérêts particuliers.

La défensive, théorie qui affirme que l'agression est toujours inacceptable, maintient aussi que la défense est toujours juste et qu'une défense forte présente la meilleure chance de maintenir la paix définie comme la sécurité de l'État et le maintien de l'ordre dans le système international. La défensive représente sur le plan international ce que le conservatisme représente en politique intérieure. La défensive accepte qu'elle peut induire, comme effet secondaire, une course aux armements et qu'elle se préoccupe plus de maintenir l'ordre et le statu quo que de rechercher la justice pour tous. Elle accepte aussi que les règles du jeu soient déterminées par les superpuissances. Il y aurait sept variétés de défenses élargies, dont la dissuasion, sur laquelle nous reviendrons plus tard. Finalement, la défensive s'appuie sur l'État mais ne tente pas d'affirmer la suprématie de celui-ci sur la société.

Le pacifisme englobe la majorité de ceux que certains tentent d'appeler les pacifistes. Rejeton de plusieurs philosophies

politiques réformistes, le pacifisme perçoit le système international comme une société, avec tout ce que cela implique de normes et d'institutions. Il rejette toute guerre offensive et même certaines guerres défensives, accepte l'utilité du militaire pour défendre les acquis de la *polis*. Il croit en l'obtention et au maintien de la paix par des réformes et par le dialogue, y compris grâce à une réduction du rôle de l'État et une appréciation accrue du transnational. L'écologie est son incarnation la plus récente et probablement celle qui lui assurera sa prédominance comme praxis et comme théorie sur le pacifisme.

Enfin le pacifisme, théorie absolutiste (utopique même) qui maintient que tout appui ou participation à quelque guerre que ce soit est inacceptable. La source de toute agression est en l'homme, c'est de là qu'elle doit être extirpée. Le pacifisme, dans sa forme la plus pure, est une conviction personnelle, une croyance, une foi, bien plus qu'une politique. Il se présente en plusieurs variétés. En général, il présume que le système international est non seulement une société mais aussi une communauté (au minimum une communauté en devenir) et il rejette toutes les formes de guerres. Le pacifisme a été le grand gagnant, parmi les mouvements contestataires, suite à l'arrivée du nucléaire et des autres armes de très grande destruction. Celles-ci assurent en effet sa nécessité et sa survie comme théorie, car la possibilité de l'apocalypse ravive la foi. Historiquement, le pacifisme a échoué dans son alliance avec le socialisme (pour une politique intérieure ou extérieure) à cause de l'individualisme qui le caractérise; mais il a su reprendre de l'élan sous le couvert de l'écologie.

Qu'est-ce qui dirige un individu vers une théorie plutôt qu'une autre? Comme en politique intérieure, diverses préconceptions idéologiques prédisposent l'individu.

Il s'agit plus d'une orientation que d'un véritable choix. De plus, la théorie choisie l'est souvent, au moins partiellement, à cause des avantages qu'elle offre à l'intervenant. En fait, nous ne sommes jamais totalement désintéressés dans le choix de nos politiques. Les États non plus d'ailleurs.

Qu'est-ce qui détermine les limites du discours à l'intérieur d'un État sur les questions de paix et de guerre? Ceadel indique qu'il y a deux paramètres: d'abord, ce qu'il appelle le degré de libéralisme de la culture politique historique de l'État en question et, en second, le sentiment de sécurité traditionnellement présent qui provient de la situation géopolitique de cet État. En fait, Ceadel nous affirme que le degré de libéralisme est en rapport direct avec le degré de sécurité de l'État. On peut déduire de sa typologie que le Canada étant semi-libéral et modérément en sécurité penche vers le pacifisme et que les États-Unis, libéraux et en sécurité, préfèrent la croisade; ce qui semble, en effet, refléter la réalité. Sa théorie est dynamique et s'accommode du changement. L'auteur nous dit même espérer qu'à travers une meilleure compréhension des hypothèses nous pourrions accroître notre capacité effective de prévenir la guerre. Finalement, l'auteur se fait l'apologiste de la défensive et d'un « régime » de sécurité entre les superpuissances.

Ce livre mérite d'être lu, et même relu. Somme toute, il nous force, même si le titre m'avait semblé un peu mou au départ, à penser aux questions relatives à la paix et à la guerre, *Thinking About Peace and War*. Il aborde avec soin et discute avec éloquence du diptyque État-société mal étudié depuis près de vingt ans par les théoriciens des relations internationales. Certes il ne plaira pas à tout le monde. Ceux qui ont, par exemple, monté en théorie tout le phénomène de la dissuasion,

seront peut-être surpris de le retrouver comme une sous-théorie de la défensive. De plus, les concepts de crises ou de conflits qui ne sont pas inter-étatiques ne sont guère discutés. Enfin, on peut regretter que l'auteur, dans sa critique de Kenneth Waltz, ne fasse référence qu'à son ouvrage de 1959 en passant sous silence son autre opus magnum *Theories of International Relations* (1979).

Rychar A. BRÛLÉ

Institut Canadien pour la Paix et la Sécurité Internationales, Ottawa

DUMONT, René. *Un monde intolérable: le libéralisme en question*. Paris, Éditions du Seuil, Coll. « L'histoire immédiate », 1988, 215p.

« Ce travail représente mon dernier effort de synthèse, la conclusion de soixante-cinq ans de recherches difficiles... Certains me disent « Comment pouvez-vous continuer, en ayant si peu de chances de voir vos idées et propositions mises en oeuvre? » Je sais que les « succès » restent partiels; il y en a eu au moins un, même discutable par ses effets, la décolonisation. Et je ne puis regretter d'avoir averti, en 1962, que *l'Afrique noire était mal partie*; en 1966, que *Nous allons à la famine*; en 1973, que l'alternative était *l'Utopie ou la mort*, donc qu'il fallait nous remettre en cause. C'est toujours le même choix, et voici mon ultime tentative pour essayer de vous montrer que la recherche, à l'échelle mondiale, d'une démocratie étendue à l'économie et résolument pacifiste n'est pas désespérée. ... En 1982, nous intitulations une série d'études: *Finis les lendemains qui chantent*. Titre qui a souvent déplu, mais l'idée est désormais mieux acceptée. Cela ne signifiait nullement une démission; il nous reste peu de temps pour sau-

ver l'honneur et l'espoir d'une humanité en grand danger. »

La citation qui précède est tirée des deux dernières pages du dernier livre de René Dumont. « Dernier livre, hélas! » devrions-nous dire, tant la somme d'expériences accumulées par cet homme, qui, aujourd'hui, se retire, est impressionnante. La synthèse que constitue cette ultime remise en cause d'un libéralisme débridé s'articule autour de trois idées maîtresses qui sont l'objet de trois parties distinctes de l'ouvrage:

Un monde menacé par ses inégalités, ses gaspillages et sa surpopulation

La thèse de cette première partie est que, dans un monde où les inégalités étaient autrefois relativement modestes, la révolution industrielle a fabriqué un sous-développement que les actuelles « lois du marché » ne font qu'aggraver. En agronome, il cite d'abord le cas de l'agriculture mondiale où, aux progrès incontestables de l'agriculture paysannale, a succédé une dégradation accélérée des écosystèmes (emplois abusifs d'engrais, gaspillages d'énergies fossiles non-renouvelables, dégradation des sols tropicaux, avancées des déserts, etc...) René Dumont cite ensuite les dégâts causés aux forêts (pluies acides, surconsommation de papier, destruction des sols,...) et aux zones de pêche (prises excédant les taux de reproduction pour certaines espèces, océans transformés en poubelles, gaspillages de tous ordres). Plus généralement, l'auteur souligne ensuite les pollutions et gaspillages entraînés par « l'explosion productiviste ». (sur lesquels la communauté mondiale semble enfin vouloir se pencher) mais il dénonce surtout l'explosion démographique qui, partout, bloque le développement du Tiers-Monde et amène la création de ces gigantesques bidonvilles « infrahumains » qui sont autant de bombes à retardement sur notre